

GENERALITES SUR LES DIFFERENTS CONCEPTS DE TEMPS: DU CONCEPT PHILOSOPHIQUE ET PHYSIQUE AU CONCEPT GRAMMATICAL ET LINGUISTIQUE

Nous avons de la notion de temps une connaissance élémentaire, vivante dans un présent coïncé entre un passé qui se cristallise dans nos souvenirs et un futur plein d'inconnu. Cette conscience du temps qui s'écoule est une donnée immuable de la vie. Nous présentons ici dans cet article quelques réflexions sur le concept de temps, tout d'abord rappelant la diversité des expériences et des consciences du temps et étudiant comment le temps des sciences (philosophie-physique) est relié à nos expériences linguistiques.

Mots-clés: *temps, événement, langue, parole, linéarité, subjectivité*

Ce qu'on appelle *temps* dans la morphologie d'une langue n'entre pas dans un rapport simple et direct avec ce que nous appelons au plan existentiel. En dépit de son emploi habituel, le temps contient principalement deux types de perceptions (Approche expérientielle du temps): une notion d'écoulement du temps, sur lequel l'homme n'a aucune prise et la distinction de trois moments distincts: ce qui est passé, ce qui est présent et ce qui est futur. Le paradoxe repose sur le fait que l'homme vit dans un temps qui est toujours différent et à la fois toujours le même. Ce temps, qui est appelé présent, réalise le passé et le futur tout en s'en distinguant. Ce présent apparaît donc comme perpétuel. L'homme est toujours dans un état présent et insaisissable, le moment présent n'est pas une réalité figée mais en mouvement perpétuel. Tandis que le passé et le futur, qui ne sont pas des temps vécus par l'homme, sont également impossibles à circonscrire puisque relatifs à ce présent.

Par ailleurs les apories sur le temps soulignent les difficultés à conceptualiser ce mot et le percevoir comme une réalité figée. La première difficulté est déjà repérée par saint Augustin: «Qu'est-ce donc que le temps?» Si personne ne me le demande, je le sais mais si on me le demande et que je veuille l'expliquer, je ne sais plus» /Augustin, 1964: 14/. En premier lieu ce qui pose problème chez saint Augustin ce n'est pas l'expérience du temps, mais sa traduction en mots. Il cherche alors à expliquer pourquoi le temps échappe à la raison. Il va donc tenter de comprendre ce qu'est le temps, c'est-à-dire quel est l'être du temps. D'où il pose cette question «Qu'est-ce donc le temps?» et plus précisément, quelle définition on peut en donner, puisque nous éprouvons le temps, nous vivons dans le temps et nous en faisons constamment l'expérience. Donc on peut demander: «Quelle est l'essence du temps?»

Pourtant il affirme que si rien ne passait, il n'y aurait point de temps passé; que si rien n'advenait il n'y aurait point de temps à venir et que si rien n'était, il n'y aurait point de temps présent et il admet que le présent sans voler au passé il ne serait plus temps; il serait l'éternité. Or ce qui devient évident et clair, c'est que le temps est un être instable, où les instants se succèdent sans arrêt, qui ne s'appréhende qu'au présent, en dépit des trois instances: le présent du passé, le présent du présent et le présent de l'avenir et ce triple mode de présence existe dans notre esprit, c'est-à-dire qu'il s'enracine dans notre subjectivité.

Merleau-Ponty, philosophe contemporain estime que la notion du temps chez Augustin n'est pas un objet de notre savoir, mais une dimension de notre être. Quand on traite du temps chez Augustin, il faut donc élargir la question au sens même de l'existence temporelle. Pour lui le temps n'est qu'une distension de l'âme: «je ne connais le passé que par la mémoire, le futur par l'espoir ou l'anticipation. Le passé et le futur ne sont d'ailleurs que des distensions de mon âme présente» (la conscience actuelle ou l'intuition directe) /Merleau-Ponty, 1985: 475/.

La réflexion d'Augustin aboutit à un résultat: Le temps n'a pas d'être réel. On ne le mesure qu'en percevant le moment où il s'écoule, et cette perception s'opère au niveau du sujet humain, pour le sujet humain tous les temps sont au présent, c'est l'esprit qui introduit la dimension du passé, du présent et de l'avenir. Le temps n'a donc pas d'être en lui-même, mais il n'existe que dans l'esprit.

Le mot *temps* désigne – en apparence – l'objet d'une expérience immédiats, mais il se perd dans les brumes dès qu'on veut en saisir le contenu. On peut tenter de définir le temps: dire qu'il est ce qui passe quand rien ne se passe; qu'il est l'ordre des choses qui se succèdent; qu'il est le moyen le plus commode qu'a trouvé la nature pour que tout ne se passe pas d'un seul coup. Mais toutes ces définitions contiennent l'idée du temps, elles n'en sont que des métaphores faibles à rendre compte de sa véritable pureté /Etienne, 1998/.

Ludwig Wittgenstein, il écrit dans son *Carnet Bleu*: «un mot n'a pas un sens qui lui soit donné pour ainsi dire par une puissance indépendante de nous, un mot a le sens que quelqu'un lui a donné» /Plaud, 2010/. Il faut savoir que le sens d'un mot n'est rien d'autre que les façons qu'on a de s'en servir, sans qu'on soit sûr qu'il y ait quelque chose derrière, une vérité qui le masque.

Selon la globalité de notre expérience humaine il y a au moins deux sortes de temps: le temps physique, ce lui des horloges et le temps subjectif, celui de la conscience, autrement dit le temps du «monde» et le temps de «l'âme» qui sont inséparable l'un de l'autre. Rien ne dit mieux le conflit irréductible du temps du monde et celui de l'âme, que la poésie la plus populaire; celle où l'on dit que la vie est brève, les amours éphémères et la mort certaine.

De ces apories, il ressort une vision linéaire d'écoulement d'un présent perpétuel qui est très discuté par les philosophes. On présente ici la théorie aristotélicienne du temps. Le *temps* en effet renferme cette hypothèse: la continuité comme une ligne qui contient une multitude d'instant et de points, mais à la

différence des points qui coexistent dans la ligne, les instants dans le temps se succèdent, ce qui suppose que continuellement un instant nouveau se substitue au précédent mais on ne peut pas rendre compte de la variation des instants par la substitution, la substitution est impossible dans la continuité.

Selon Aristote il y a des raisons de ne pas identifier temps et mouvement: un mouvement et un changement réside seulement dans ce qui change mais le temps est de la même manière partout, un mouvement dure un certain temps mais le temps ne dure pas un certain temps, en plus, le mouvement permet de déterminer la rapidité ou la lenteur, donc le temps n'est pas identifiable au mouvement. À l'aide de cet argument Aristote montre que le temps n'est pas sans changement et cela fait l'objet d'une vérification empirique de temps. Pour Aristote le temps empirique a pourtant un contenu qui le rend réel et perceptible, en quelque sorte le contenu du temps empirique est celui du changement, le temps sans changement est un temps qui échappe à l'homme. Le contenu du temps empirique est donc le changement et le présent reste une partie du temps écoulé. Plutôt que de parler de présent, il apparaît plus juste de parler d'actuel. Selon ce point de vue l'actuel est le seul espace temporel réel, vécu en permanence par l'être humain et sans cesse en mouvement (passé/actuel/futur) /Dupond, 2012/.

Le temps dans son ensemble se compose du passé et de l'avenir, de ces deux grandes divisions, l'une le passé, n'est plus; l'autre l'avenir, n'est pas encore; aucune d'elles n'est. C'est-à-dire le temps est constitué avec ce qui n'est plus et avec ce qui n'est pas encore; or ce qui est composé de non-êtres ne peut participer ni de l'existence ni de la substance, le temps n'est pas une substance, il accompagne le mouvement de la substance. Mais le présent par opposition au passé et à l'avenir, on peut dire qu'il est mais il n'est pas une division, une partie du temps. Le présent est la limite du passé et de l'avenir; il se réduit en effet à un instant; c'est l'instant présent. On peut présenter cet argument sous une autre forme pour mettre en question l'existence du temps: si une chose divisible existe, il est nécessaire que ses parties aussi existent, or bien que le temps soit divisible, aucune de ses parties n'existe, dans ces conditions on peut douter qu'il existe.

Après cette brève analyse philosophique du temps, laissons une place pour nos expériences du temps aujourd'hui. Actuellement nous avons peur de la dégradation, du fait que le temps détruit. Nous voulons toujours plus de complexité, de possibilités de choix, de croissance et de développement et nous estimons qu'il n'y a de la vie que parce qu'il y a de la croissance. Cependant dans une société pour atteindre cette croissance la confiance repose sur un sentiment de durabilité, le fait que le monde dure plus que moi, plus que nous, et notamment les humains ont toujours eu besoin d'institutions durables, comme un théâtre plus solide que nos existences éphémères, mais nous sommes plongés dans une société qui délaisse ces institutions pour avoir des connexions accélérées qui sont essentielles au lien social. Dans le même contexte il y a une inégalité dans le rapport de chacun au temps. Aujourd'hui on rencontre à la fois des gens de plus en plus pressés, stressés,

rapides, obligés d'être rapides et d'autres condamnés à la lenteur. D'où un terrible conflit dans le traitement du temps: une minute pour quelqu'un peut correspondre à dix heures pour quelqu'un d'autre, et ce rapport-là qui est presque un coût du prix du temps pour les uns et les autres, est insupportable. On a coutume de dire que le temps c'est de l'argent. Cette accélération dans la vie quotidienne est un phénomène importante, on accélère les connexions, les déplacements et l'on finit par trouver cela normal, incontournable. Le temps aujourd'hui est en train de manager nos cerveaux, nos corps, nos relations, notre emploi du temps, la forme entière de notre société et cette accélération va sans doute trop vite pour nos capacités et dans cette circonstance le temps aujourd'hui devient un temps inhumain.

Ainsi la condition contemporaine de l'homme se place psychiquement et physiquement dans un décalage par rapport à la rapidité de ces moyens techniques et ces connexions. Selon les sociologues, plus les opérations humaines sont diverses, plus il faut les coordonner, plus il faut de temps et plus le temps devient important. Dans certaines sociétés où il y a peu de connexion, on peut faire l'expérience physique que le temps passe tout autrement. Nous souffrons aujourd'hui d'une sorte de nervosité, on n'a pas le temps de reprendre son souffle, de reprendre appui sur un passé plus lointain et sur un rapport au temps plus ample. Au lieu d'insister sur les effets négatifs de la nouvelle technologie et sa rapidité, on devrait plutôt se renseigner sur tous ce qu'elle peut apporter pour que la société se développe davantage. Les technologies sont présentes dans nos vies et elles ne cesseront de nous étonner par la qualité et la rapidité de ses fonctions. Elles améliorent nos vies par sa qualité d'informations ouvertes à tous et elles nous dirigent dans la prise de décision et permettent de s'actualiser facilement.

Nous terminons cette partie avec la notion éthique du temps qui peut se décomposer selon Olivier Abel en trois grandes figures: il y a un temps pour commencer; un temps pour maintenir et tenir; et un temps pour finir, pour achever. Le temps pour commencer est relié à la promesse, le temps pour maintenir est relié à la narration et le temps pour finir au pardon et à l'oubli.

Nous sommes dans un présent très étroit qui n'ose plus avoir un horizon, nous n'attendons plus rien, nous vivons de plus en plus au jour le jour. La promesse peut élargir ce présent, elle est quelque chose de merveilleux. Le rôle de la promesse est celui d'oser penser le bonheur, le désir du bon, est une notion très importante dans le rapport au temps.

La maintenance est la deuxième figure éthique du temps. On est né dans un corps, dans une société, dans une culture et dans une époque au milieu de l'histoire, il faut accentuer l'intervention de l'histoire dans notre engagement dans le temps. Certes chacun a son point de vue et sa propre histoire, la seule faculté qui nous permet de tisser une dimension active et passive de nos vies continuées c'est justement la faculté de narration, le temps de raconter. C'est une seule manière qui puisse répondre à la question d'Augustin: «Je ne sais pas ce qu'est le temps». Ainsi

le temps humain n'est pas un temps purement chronologique c'est un temps narratif, c'est un temps qui se raconte et c'est ce qui lui donne sa qualité humaine.

Le pardon est la dernière figure éthique du temps. Il faut délivrer le bonheur non accomplies et le malheur présent, la faculté d'oublier ce qui sont irréversibles et irréparables autrement dit la manière de s'en souvenir et de les dire telle que ses oublis soient possibles: le pardon.

On ne peut pas changer le passé, revenir en arrière, le temps ne peut être changé et on a vu comment avec le temps tout s'efface. Le pardon comme une conduite à l'échelle de nos formes de vie garde une mémoire vivante de faits inutiles. Ces quelques notions philosophiques sur le concept du temps pourront nous aider à confronter le problème et l'expérience du temps¹.

Le terme *temps* est très ambigu en français. Tout d'abord, il faut chercher à comprendre comment le langage représente le temps ou comment le temps est représenté dans les langues. (Le but de la linguistique de temporalité).

La généralité de la linguistique de temporalité cherche le lien entre l'homme, le langage et le temps, en supposant que le temps est indispensable à l'homme et en servant un modèle universel temporel à la représentation du temps dans les langues et ensuite elle observe une analyse au travers des faits de langues à décrire les catégories grammaticales ou conceptuelles à exprimer «la temporalité».

Le terme *temps* peut désigner le temps dénoté et le temps grammatical, certaines langues distinguent ces deux sens à l'aide de deux termes distincts comme en anglais (time et tense) en tout cas il faut distinguer les deux *temps* possibles, car le temps dénoté et le temps grammatical ne coïncident pas nécessairement. Certains grammairiens français pour éviter cette confusion, retiennent l'expression *tiroirs verbaux*² pour appeler les temps du verbe. Mais en sus de cette caractéristique propre au français, le terme *temps* renvoie à différentes réalités et la dénomination des temps du verbe ne correspondent pas forcément aux temps de la réalité. D'après J.C.Chevalier le mot temps n'est qu'une étiquette de classification grammaticale, cette étiquette ne rend pas compte de la souplesse et de la variété d'emploi des diverses formes verbales, autrement dit les temps grammaticaux réfèrent et leur valeur référentielle est indirecte, elle se limite à la localisation temporelle de référents verbaux /Chevalier, 1964: 334/. Un temps peut présenter plusieurs valeurs temporelle, un présent de l'indicatif peut, selon le contexte, situer l'action dans le passé ou dans le futur. Ainsi l'imparfait de l'indicatif peut situer le procès dans n'importe laquelle des trios époques:

- Il partait lorsque le téléphone sonna. (passé)
- Si tu étais ici, quel bonheur! (actuel)
- Il serait heureux s'il réussissait à son examen. (futur)

En effet le temps grammatical est une forme verbale ou une classification verbale à valeur temporelle. D'après la définition générale, il sert à installer l'action

dans la chronologie (passé, présent, futur) mais en réalité le temps grammatical n'a pas la même fonction pour tous les modes grammaticaux. Les temps de l'indicatif situent le procès dans la chronologie tandis que les temps des autres modes sont relatifs de ce point de vue et ne situent l'action que par rapport au contexte. Pour classer les diverses notations temporelles qui sont exprimées dans la langue, on peut aussi étudier la notion sémantique de temps, dans ce cas deux principes de classement différent peuvent être envisagés: d'abord, en étudiant l'organisation sémantique de l'énoncé, classer les indications de temps selon la place qu'elles occupent dans l'énoncé et deuxième étape sera pour séparer les indications temporelles au sens strict, c'est-à-dire les indications chronologiques visant à une datation, et les indications d'aspect.

Parallèlement à ce sujet, il est nécessaire de mettre l'accent sur les différents sens du mot *temps* vus par les linguistes, mais il nous faut définir ce que nous entendons par le temps linguistique. Le temps linguistique s'organise autour d'un axe central simple, il s'agit du moment de l'énonciation, représenté formellement par «je-ici-maintenant» où locuteur et récepteur vont hiérarchiser et organiser les événements. Benveniste affirme que cette particularité est propre à toutes les langues, il s'agit donc d'une propriété du langage /Benveniste, 1966/.

Benveniste dans son article «Les relations de temps dans le verbe français» /Benveniste, 1959/ il a partagé l'énonciation en deux catégories: *discours et histoire*, il estime que les temps d'un verbe français ne s'emploient pas comme les membres d'un système unique, ils se distribuent en deux systèmes distincts et complémentaires. Chacun d'eux ne comprend qu'une partie des temps du verbe, tous les deux sont en usage concurrent et demeurent disponibles pour chaque locuteur. En 1966 Benveniste rédige un autre article intitulé «Le langage et l'expérience humaine», là il envisage en particulier la temporalité concernant les phénomènes linguistiques (la personne et le temps). Mais il est peu connu qu'il existe entre ces deux articles une relation étroite. Dans ce dernier article Benveniste distingue trois niveaux pour la notion du temps: *le temps physique* du monde est un continu uniforme, infini, linéaire, segmentable à volonté, il a une durée infiniment variable que chaque individu mesure au gré de ses émotions et au rythme de sa vie intérieure. Du temps physique et de son corrélat psychique nous distinguerons *le temps chronique* qui est le temps des événements, qui englobe aussi notre propre vie (le temps vécu par l'homme) en tant que suite d'événement. Dans le temps chronique ce que nous appelons «temps» est la continuité où s'insèrent des blocs d'événements ou des suites d'événements que l'on peut parcourir du passé vers le présent ou du présent vers le passé (les événements ne sont pas le temps, ils sont dans le temps). Or le temps chronique comme le temps physique, comporte une double version, objective et subjective.

Par rapport à ces deux premiers niveaux de distinction, il en ajoute un troisième qui est celui du temps linguistique. *Le temps linguistique* nous apparaît irréductible au temps chronique et au temps physique, il est organiquement lié à

l'exercice de la parole, il se définit et s'ordonne comme fonction du discours et il s'organise à partir d'un temps de référence qui est le présent de l'instance de parole, ce moment de référence est toujours un moment neuf considérant qu'il est en mouvement permanent.

Chaque fois qu'un locuteur emploie la forme grammaticale de «présent», il situe l'événement comme contemporain de l'instance du discours, le présent linguistique est le fondement des oppositions temporelles de la langue. Ce présent qui se déplace avec le progrès du discours, se partage entre deux autres moments: le moment où l'événement n'est plus contemporain du discours, est sorti du présent et doit être évoqué par rappel mémoriel, et le moment où l'événement n'est pas encore présent, va le devenir et surgir.

Selon Paul Imbs du point de vue linguistique, chaque situation concrète dans laquelle se trouve l'homme, peut être considérée comme un stimulus externe qui déclenche chez les sujets parlants une réaction psycho-linguistique qui se traduit comme une phrase et au cours de la création d'une phrase, il existe toujours une relation étroite entre la personne du verbe et son temps. Le temps peut être considéré comme une série d'époques se succédant sur la ligne progressive du temps (le temps vient du passé et avance vers l'avenir). Chacune des époques exprime une division du temps /Imbs, 1960/.

D'après Paul Imbs il y a deux divisions temporelles du verbe: pour point de départ on prend le moment où l'on parle, ce moment est appelé *le présent réel*; de part d'autre de ce présent on situe le passé et le futur et ainsi on obtient *le système primaire* des divisions temporelles. Mais on peut transporter l'origine des temps soit au passé soit au futur, le passé et le futur devenant alors les repères par rapport auxquels on localise les événements. Le système formé à partir de ces repères secondaire constitue *les systèmes secondaires* des divisions et relations temporelles exprimées par le verbe.

Vetters aussi distingue la notion du temps: *le temps physique* (objectif) qui s'écoule sans retour, *le temps vécu* (subjectif) et *le temps chronique*, qui consiste en une multitude de repères temporels (calendrier, heures....) basés sur des convention humaines. Il sépare ces trois temps du *temps linguistique* qui se définit comme fonction du discours et qui est représenté sur un axe temporel dont le centre axial est le présent du locuteur et il ajoute le terme «tiroir» pour désigner les différentes séries de forme conjuguée du verbe.

La discussion des problèmes liés à la référence temporelle s'ouvre avec l'idée de Carl Vetters qui propose deux tendances principales qui caractérisent l'étude des tiroirs verbaux: la tendance aspectualiste et la tendance anaphorique. Vetters met l'accent sur les instructions procédurales véhiculées par les temps verbaux qui selon lui doivent être spécifiées avant la prise en compte des facteurs discursifs et intuitifs /Vogeleer, et al., 1998/.

Jean-Pierre Desclés dans son article «Du temps linguistique comme idéalisation d'un temps phénoménal» publié en 1996 exprime comment l'homme

verbalise le temps des phénomènes à l'aide du temps linguistique. Le temps est organisé par la perception. Les hommes perçoivent les événements qui les affectent ou qui ont lieu devant leurs yeux, ils sont témoins des processus des mouvements d'objets dans l'espace et des changements des qualités, par exemple le mouvement d'une pierre que l'on lance, cet objet passe par plusieurs états mais ces états peuvent changer dès que des événements assurent des transitions entre ces états. Ainsi le temps s'organise pour l'homme par la perception qu'il a des événements, des états et des processus. L'homme étant un être parlant, il a la capacité de verbaliser ses représentations des phénomènes qu'il perçoit ou qu'il conçoit sous formes de représentations linguistiques inscrites dans les systèmes sémiotiques des langues. Le temps linguistique est donc le temps des phénomènes représentés et verbalisés par les langues qui reposent plus sur des analyses qualitatives que sur des analyses quantitatives.

Comme nous venons de voir, le temps est une notion équivoque qui renvoie à plusieurs types de temporalité et plusieurs caractéristiques sont attachées à la notion de temps. Il apparaît convenable de délimiter au moins trois significations qui rendent compte de trois perceptions temporelles différents: le temps universel / le temps conventionnel / le temps individuel. D'une part, le temps est une réalité scientifique, dans ce cas nous pouvons parler des caractéristiques universelles du temps. La notion de temps est également une réalité sociale, une construction institutionnalisée par l'homme. D'autre part la notion de temps possède aussi une dimension individualisée, c'est-à-dire la perception du temps par chaque individu, nous parlons dans ce cas de caractéristiques individuelles du temps.

La définition du temps universel est très complexe, le temps qui existe en dehors de l'existence de l'homme, en tant qu'absolu universel régissant un certain ordre de l'univers dont la langue fait partie, nous l'appellerons *temps universel*. Le temps universel s'impose à l'homme et il s'impose également au langage.

Plusieurs paramètres existent dans ce temps: immuabilité / écoulement / perpétuité, ce temps dans son essence n'est pas pertinent dans une étude linguistique cherchant à comprendre comment le langage exprime le temps. Le repérage par rapport au sujet qui est indispensable au temps du point de vue linguistique est complètement absent du temps universel.

L'importance du temps universel relativement au langage ne se révèle que dans les contraintes qu'il exerce sur la langue et la pensée. Ces contraintes sont à la base de certaines caractéristiques essentielles du langage.

La notion de temps opératif chez Guillaume entretient également une relation étroite avec la notion de temps universel. Le temps opératif est la nécessité pour la pensée de se développer dans le temps. Tout processus de pensée, de construction ou conception d'idées, a besoin d'un espace de temps pour s'élaborer. Le temps opératif se situe à la limite entre le système de la langue et la parole puisque c'est le temps où s'élabore dans la pensée, le passage entre langue et parole /Guillaume, 1929/.

Selon Guillaume une opération de pensée si brève, demande du temps pour s'accomplir et peut conséquemment être référée, aux fins d'analyse et aux instants successifs du temps qui en porte l'accomplissement et que nous nommerons le temps opératif. La notion de temps opératif permet d'analyser des mécanismes de la chronogénèse³, l'idée centrale pour Guillaume était que la pensée afin d'instituer dans la langue ses propres démarches /Guillaume, 1929/.

Dans la même veine, il est inévitable de ne pas reconnaître l'importance de la réflexion de Guillaume sur le temps et sa représentation du temps. En général, dans le cas de n'importe quel système verbo-temporel, dès le départ l'opération fondamentale est d'envisager l'existence d'une opération de pensée qui est celle dans l'esprit, de la formation instantanée de l'image-temps.

Cette opération de pensée extrêmement brève sera présentée par une ligne de force vectrice, l'opération de pensée formatrice du temps est la chronogénèse. Elle se développe et progresse sur un axe vecteur longitudinal et la pensée prend connaissance par des coupes transversales successivement portées de ce qui se passe sur cet axe. C'est en partant de ce principe universelle que l'on a réussi à reconstituer la systématique verbo-temporelle du français.

La linéarité dépendante du temps universel affecte la structure narrative des événements. Si plusieurs événements peuvent être coïncidents, cette coïncidence ne peut pas être exprimée simultanément dans le langage, la différence entre l'image et le langage apparaît sur ce point, car une case de BD par exemple peut montrer plusieurs événements simultanément même s'ils occupent une période de temps différente, mais les événements doivent être narrés séparément.

Dans la plupart des sociétés, les représentations différentes de temps montrent que l'être humain possède ses propres conceptualisations du temps. Les travaux ethnologiques sur le temps estiment que les chercheurs ont eu tendance à opposer deux types de temps, un temps linéaire dans les sociétés occidentales, et un temps cyclique dans les sociétés dites «traditionnelles».

La représentation du temps varie selon les cultures et les croyances. Quand l'organisation de la société s'effectue par rapport à un temps commun à tous, c'est ce qu'on peut appeler le *temps conventionnel*, c'est un temps identique pour tous les membres d'une même communauté.

Sur le plan linguistique, le temps conventionnel correspond à la grammaticalisation des représentations temporelles, c'est-à-dire les valeurs les plus abstraites de la temporalité dans les langues.

Il existe également une représentation de la perception du temps par l'individu, c'est ce que nous appelons le *temps individuel ou individualisé*. Alors que le temps conventionnel est relatif à une échelle externe construite, le temps individualisé est lié à la sensation par l'individu de la durée plus ou moins longue du temps. Il s'agit en quelque sorte d'un contenu psychologique de la temporalité. La sensation de la durée plus ou moins longue du temps s'exprime à partir d'une

échelle temporelle en référence à l'expérience personnelle de la durée des événements.

Étant donné que le temps individualisé est directement exprimé par le langage, il peut collecter le métalangage temporel (le fait de parler du temps), on le trouve dans les locutions telles que: le temps passe vite ou ça n'avance pas, c'est-à-dire le temps de cet événement n'avance pas ou est passé vite. On peut ajouter que toutes ces expressions montrent à quel point le temps peut être subjectif. Selon Benveniste il y a une grande confusion qui consiste à penser que le système temporel d'une langue reproduit la nature du temps «objectif», les langues ne nous offrent en fait que des constructions diverses du réel.

Il faut préciser que chacun de ces trios caractéristiques du temps, universelle, conventionnelle et individuelle ont leurs spécificités. Le temps dans ses caractéristiques universelles est unidirectionnel, on reprend l'expression utilisée par Benveniste, «il s'écoule sans retour». Notre temps vécu s'écoule sans fin et sans retour, c'est l'expérience commune. Nous ne retrouvons jamais notre enfance ni hier si proche ni l'instant enfui à l'instant.

Le temps dans ses caractéristiques conventionnelles est constitué d'une multitude de repères temporels, comme le signale, «intemporel en vertu de sa fixité» /Benveniste, 1966/.

Le temps dans ses caractéristiques individuelles est flexible, il rend compte de la relativité des valeurs temporelles.

Parmi les formes linguistiques révélatrices de l'expérience subjective aucune n'est aussi riche que celles qui expriment le temps.

REMARQUES

1. D'après Olivier Abel la philosophie nous permet d'emprunter des pensées passées encore vives, de penser comment nous pouvons différer les notions comme le pardon, la justice, le monde, le temps et la vérité car telle est notre condition historique, politique et humaine d'être obligé de penser l'irréparable différent /Abel, 2008/.

2. Damourette et Pichon donnent le terme de tiroirs du verbe à ce qu'on appelle communément «temps du verbe», anglais «tense», c'est-à-dire l'ensemble des mots verbaux qui ne se distinguent sémantiquement que par des circonstances de personne et de nombre, ex. *Veux, veux, veut, voulons, voulez, veulent* est un tiroir /Damourette, Pichon, 1925/.

3. Chronogénèse «l'opération de pensée consistant à représenter linéairement l'image-temps, à faire une coupe en long du phénomène de spatialisation du temps» /Guillaume, 1929/.

BIBLIOGRAPHIE

1. Abel O. Approche philosophique de la notion du temps // *Actes des Journées Pédagogiques du Groupement des professeurs et éducateurs d'enfants aveugles*, Groupement des Intellectuels Aveugles ou Amblyopes-GIAA, 2008.
2. Benveniste E. Les relations de temps dans le verbe français // *Problèmes de linguistique générale*. Paris: Gallimard, 1959.
3. Benveniste E. Le langage et l'expérience humaine // *Problèmes du langage*. Paris: Gallimard, 1966.
4. Chevalier J-Cl. Grammaire Larousse du français contemporain. Paris: Larousse, 1964.
5. Damourette J., Pichon E. La grammaire en tant que mode d'exploration de l'inconscient // *Evolution psychiatrique*. Paris, 1925.
6. De Glas M., Desclés J.-P. Du temps linguistique comme idéalisation d'un temps phénoménal // *Intellectica*, 2 (23), 1996.
7. Ducrot O., Todorov T. Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage. Paris: Seuil, 1972.
8. Dupond P. La question du temps chez Aristote // *Notes de Cours*, 2012 // URL : <http://www.philopsis.fr/IMG/pdf/temps-aristote-dupond.pdf>
9. Etienne K. Le temps de la physique // *Bulletin interactif du Centre International de Recherches et Études transdisciplinaires*, n° 12, 1998 // URL : <http://cirettransdisciplinarity.org/bulletin/b12c5.php>
10. Guillaume G. Temps et verbe: théorie des aspects, des modes, et des temps: suivi de L'architectonique du temps dans les langues classiques. Paris: H. Champion, 1929.
11. Imbs P. L'emploi des temps verbaux en français moderne // *Essai de grammaire descriptive*. Paris: C. Klincksieck, 1960.
12. Mascherin L. Analyse morphosémantique de l'aspectuo-temporalité en français. Le cas du préfixe RE-. Thèse. Université Nancy II, 2007.
13. Merleau-Ponty M. Phénoménologie de la perception. Paris: Gallimard, 1985.
14. Moreau J. Le temps selon Aristote // *Revue Philosophique de Louvain*, Troisième série, tome 46, n° 9, 1948.
15. Plaud S. Vie du langage, vie des images: une marque de continuité dans la philosophie de Ludwig Wittgenstein // *Philosophique*, 2010 // URL: <http://journals.openedition.org/philosophique/156>; DOI: 10.4000/philosophique.156
16. Riegel M., Pellat J.-Ch., Rioul R. Grammaire méthodique du français. Paris: PUF, 2004.
17. Saint Augustin. Les Confessions, Tome II, Livre XI (trad. J. Trabucco). Paris: Garnier-Flammarion, 1964.
18. Vogelee Sv., Borillo A., Vettors C., Vuillaume M. Temps et discours. Louvain-La-Neuve: Peeters, 1998.

Գ. ՇԱՄՍ – «Ժամանակ» հասկացության փիլիսոփայական և լեզվաբերականական հայեցակարգերը. – «Ժամանակ» հասկացությունը արդի գիտության հարացույցում դիտարկվում է որպես գոյաբանական, փիլիսոփայական և լեզվաբանական կարգ: Գիտական հետազոտման առումով առանցքային կարեվորություն է ներկայացնում ժամանակի փիլիսոփայական և լեզվաբանական կարգերի փոխհարաբերության խնդիրը: Հենց այս խնդիրն էլ դարձել է սույն հոդվածի քննության առարկան: Մասնավորապես վերլուծության են ենթարկվում ժամանակակից ֆրանսիացի փիլիսոփաների և լեզվաբանների մեկնաբանությունները՝ ֆրանսերենի բայական համակարգի ժամանակաձևերի բովանդակային առանձնահատկությունների շուրջ:

Բանալի բառեր. ժամանակ, իրադարձություն, լեզու, խոսք, գծայնություն, սուբյեկտիվություն

Г. ШАМС – Философские и лингвограмматические концепции понятия «время». – В современной научной парадигме понятие «время» рассматривается как феноменологическая философская и лингвистическая категория. С точки зрения научного исследования особый интерес представляет вопрос о взаимоотношении философской и лингвистической концепции понятия «время». Освещение этой проблемы и стало предметом анализа данной статьи, где, в частности, рассматриваются постулаты современных французских философов и лингвистов об особенностях плана содержания временных форм глагольной системы французского языка.

Ключевые слова: время, событие, язык, речь, линейность, субъективность

Ներկայացվել է՝ 16.09.2019
Երաշխավորվել է ԵՊՀ Ֆրանսիական բանասիրության ամբիոնի կողմից
Ընդունվել է տպագրության՝ 20.11.2019